



**L'auteur du roman 2180 vous offre  
la lecture des 3 premiers chapitres**

**[Commander le livre sur Amazon](#)**  
(disponible au format kindle ou papier)

## Paris s'éveille

6h45 exactement. « Il est l'heure de se lever ». Une voix suave se fait entendre dans tout l'appartement, accompagnée d'une musique zen. Eva s'étire doucement dans son lit. Elle ne se lève pas tout de suite, en dépit du volume de la musique qui se fait de plus en plus fort pour la presser. Elle regarde le plafond pendant plusieurs secondes. Depuis quelque temps, elle se réveille chaque matin avec un sentiment désagréable, une mélancolie sur laquelle elle n'a pas de prise.

« Fin du réveil ». La voix prend fin aussitôt.

Eva se lève et jette un œil sur l'extérieur, tandis que le lit se met à bouger pour s'intégrer au mur. Elle voit les silhouettes du voisinage commencer aussi à s'activer. Toutes les habitations se ressemblent trait pour trait : de petits appartements, sans balcon, d'un blanc impeccable à l'intérieur, dans une parfaite uniformité. Pour faire face à la surpopulation, chaque mètre carré a été optimisé. Les tables et les chaises sont moulées directement dans le sol. Les étagères, elles, sont intégrées au mur. Les lieux de vie se résument à des espaces froids et minimalistes, totalement standardisés et dépouillés au maximum de tout superflu.

Eva remarque qu'entre les formes géométriques dessinées par les immeubles qui s'étalent à l'horizon, le soleil parvient à percer au loin ; elle contemple les premiers rayons lumineux du matin levant. Elle ressent alors le temps de quelques secondes, un fugace bien-être intérieur, l'éloignant de cette mauvaise humeur qu'elle n'arrive pas à expliquer et dont, à vrai dire, elle n'a même pas conscience.

Elle se rend dans le salon : une lumière aseptisée s'allume automatiquement.

« Radio », dit Eva. On entend alors un journaliste donner les nouvelles du matin. Le ton enthousiaste du commentateur tranche avec l'atmosphère glaciale des lieux :  
- Bonjour à tous. Nous sommes le 26 septembre 2235. Aujourd'hui à Paris, la journée s'annonce ensoleillée du lever au coucher avec seulement quelques petits développements nuageux l'après-midi. Pas de précipitations en vue. Les températures seront de 17°C le matin et 26°C durant l'après-midi. Un pic de température à 28°C est attendu vers 16h. Nous vous souhaitons une très belle journée.

S'ensuit un jingle de musique classique, censé mettre les auditeurs dans les meilleures dispositions possibles avant d'aller travailler.

« Stop radio » lance Eva d'un air blasé, tout en scrutant un écran holographique devant le mur, juste à côté de la porte d'entrée. Une liste de tâches y est projetée : certaines indications sont en vert, une seule est en rouge. Il y a une note également, située tout en bas.

En vert, elle lit les onglets suivants : « Propreté » « Sommeil ». En rouge l'onglet « Rangement » clignote. Eva remarque en effet qu'elle a laissé une tenue sur une chaise du salon, au lieu de la ranger bien consciencieusement. Elle s'en saisit,

l'introduit dans un hublot incrusté dans le mur, et lance la commande vocale suivante : « Lavage ».

Quelques minutes suffisent pour que le vêtement en ressorte propre, frais, et prêt à porter, elle n'a plus qu'à le sortir de la machine à laver pour le ranger.

Eva retourne à l'écran et sourit en observant sa note hebdomadaire de propreté : 18,3/20. La semaine dernière sa note moyenne n'était que de 16,1/20.

Elle sait qu'en restant au-dessus du seuil des 12/20, elle s'évite la venue encombrante d'un agent d'entretien qui, durant tout un week-end, vient former les citoyens à la bonne tenue d'un logement, afin que la propreté et l'hygiène, partout, ne soient pas de vains mots. En dessous de la moyenne, ce sont les autorités qui prennent le relais et vous risquez de fortes amendes voire même l'emprisonnement en cas de récidives.

La voix du réveil se manifeste à nouveau : « Il est 7h00 ; heure de votre toilette ». La salle de bain est en tout point conforme au salon : un espace blanc minimaliste et fonctionnel, sans aucune décoration. Sous la douche, elle lance tout simplement « Douche » : comme par enchantement, une eau, à température idéale, se met à couler. Ce moment lui procure une agréable sensation de détente.

Puis, elle prononce le mot « Séchage ». Des vapeurs chaudes se dégagent alors des parois, de sorte qu'en moins d'une minute, sa peau au teint légèrement hâlé est sèche. Elle en sort et se place devant le lavabo, face à un grand miroir. Eva Collin est une séduisante jeune femme de 28 ans, mesurant 1 mètre 74, aux cheveux châtain mi-longs, et yeux couleur noisette qui offrent un regard vif et brillant. Son visage aux traits délicats bien dessinés, son corps mince, ses fesses et seins galbés, participent à sa beauté naturelle.

« Musique » dit-elle en train de se coiffer. De la musique classique se diffuse dans la pièce. Elle se regarde tout en chantonnant.

Elle se dit qu'un léger ombrage sous ses yeux en renforcerait l'éclat. Elle a déjà vu quelque chose là-dessus. C'était un documentaire sur lequel elle était tombée totalement par hasard. On y voyait notamment de jeunes femmes du 21ème siècle, maquillées, apprêtées et la peau légèrement colorée.

« Oui, un peu de... maquillage... ça m'irait bien », pense-t-elle en elle-même.

Mais à son époque, ce serait complètement impensable...

Tout d'abord, le port du maquillage la distinguerait du reste de ses concitoyens ; or, se différencier n'est plus permis par la loi. L'égalitarisme est devenu une obligation qui ne tolère plus aucune exception dans cette société. La liberté est dépeinte par le discours officiel comme la porte aux divisions, aux inégalités, et à la violence.

Et puis, on lui avait répété depuis sa tendre enfance, que se différencier c'était mal et contraire aux principes d'égalité. On l'encourageait à se conformer à la norme, et à être comme les autres.

Impensable enfin, car du matin au soir, les médias ne cessent de rappeler les vertus de l'uniformité dans la vie quotidienne.

Toute sa vie, Eva s'était montrée soucieuse de respecter les codes de la vie en société : bonne élève, ses instituteurs avaient maintes fois souligné son comportement modèle. Ses parents aussi, très protecteurs, lui ont inculqué le principe de respect de la communauté, d'obéissance à la loi, et l'importance de l'égalité entre tous les citoyens.

De nouveau dans la chambre, elle ouvre une étagère intégrée pour y pendre sa tenue ; c'est rapide, car tous les vêtements sont les mêmes : une tenue noire ajustée, col haut, en tissu intelligent thermorégulé qui permet de garder le corps à température idéale, et ce, quel que soit le temps à l'extérieur.

La voix retentit de nouveau : « Vous n'avez pas encore pris de petit-déjeuner ». Un « ding » se fait entendre et, dans la minute qui suit, le centre de la table de cuisine s'ouvre pour laisser apparaître un plateau-repas tout prêt : café, céréales en sachet, fruit lyophilisé et compléments alimentaires sous forme de pilules. « Bon appétit » retentit. Eva s'assoit et ingurgite de mauvaise grâce ce petit-déjeuner fade et insipide. C'est une étape quasi automatique, sans plaisir ; seule son attention est portée sur l'écran qui calcule, à coups de statistiques et de liaison par ondes avec le corps, ses taux de glycémie, vitamines, cholestérol, globules, hormones, etc. Un vrai check-up matinal très approfondi est réalisé pour détecter tout problème de santé.

« Télévision » lance-t-elle ; un écran holographique apparaît en face d'elle : des images en très haute définition sont projetées dans le vide, sans support.

Un premier reportage est diffusé : le journaliste présente les rues de Paris au petit matin. « Les mesures prises par la municipalité s'avèrent très efficaces. Dans ce petit quartier, tout est calme, propre, paisible, et harmonieux. Une de ses habitantes m'a fait part de sa joie et remercie le Conseil pour sa préoccupation constante à l'égard du bien-être de sa population : les habitants de Paris semblent tous pleins de gratitude envers lui pour ce cadre de vie et cette paix qu'il contribue à leur apporter chaque jour ».

« Chaîne 2 » prononce Eva à haute voix. La télévision, qui se commande par la voix, fonctionne sur un système thématique. Chaque chaîne est dédiée à un sujet : les informations, les films et séries, divertissements, jeux vidéos, la vie quotidienne, et l'histoire.

Ce sont les six chaînes uniques qui s'offrent aux citoyens, et toutes appartiennent à un même groupe de médias, placé sous la tutelle directe du « Ministère de la Communication ».

Tout le contenu diffusé est filtré, et n'a pour but que de servir la propagande.

Pour la chaîne d'histoire, des images d'archives sont soigneusement sélectionnées par des experts mandatés, et font l'objet de commentaires destinés à justifier l'avènement de ce Nouveau Monde.

Elle tombe sur un reportage concernant le tout début des années 2100...

« En 2130, tout n'était que chaos, pauvreté, violence, inégalité, et injustice...

Les miséreux constituaient 80 % de la population, et leurs ressources financières étaient insuffisantes pour survenir à leurs besoins primaires. Cette population vivait exclue de la société de consommation, et n'avait aucun accès à l'éducation ou aux soins médicaux.

En résumé, d'un côté, nous avons une majorité de citoyens pauvres bénéficiant de conditions de vie indécentes. Et de l'autre, une minorité aisée, vivant dans l'opulence, le confort et la sécurité. Une société injuste, divisée, violente, et inégalitaire, voici comment nous pourrions qualifier la société du 22e siècle »

Différentes images défilent. Eva est saisie par l'une d'elles, un magnifique immeuble avec des piscines à l'intérieur, des salles de bains en marbre italien, de la décoration

luxueuse, qui contrastent avec les bas quartiers des bidonvilles, faits de tôle et de matériaux de récupération ; il y a une frontière très nette entre ces deux mondes, matérialisée par un haut mur électrifié et surveillé par des caméras et des agents armés. Ces bidonvilles s'étendent à perte de vue.

Eva ne supporte pas les images de telles horreurs et détourne le regard à la vue de gens affamés. La voix du reportage commente « Voyez le monde d'autrefois... Toute cette injustice... Cette pauvreté... Cette horreur ».

Soudain, le programme s'interrompt : un flash info spécial est diffusé. On y annonce l'arrestation d'un « Ennemi du peuple ».

C'est un homme particulièrement recherché. Depuis des mois, il passe outre le système de surveillance ultra-sophistiqué pour taguer des messages sur les murs de la ville. Tous les modes d'expression libre sont interdits par les autorités.

La voix off de l'envoyé spécial commente.

- Manifestement, cet individu insensé souhaitait semer le trouble dans les esprits.

Voici le message de son dernier graffiti « De quel droit mettez-vous des hommes dans des cages ? De quel droit ôtez-vous ces personnes aux bocages ? De quel droit ôtez-vous ces gens à l'aube, à la terre, aux vents ? De quel droit ôtez-vous la vie à ces vivants ? »

- Un individu dangereux pour le bien-être et l'harmonie de notre communauté, reprend le présentateur en plateau. Heureusement, cet agitateur qui sévissait depuis bien trop longtemps ne pourra plus nuire. Une bonne chose de faite. Notre ville va pouvoir retrouver son calme et sa sérénité. D'ailleurs, écoutons quelques témoignages.

Un premier témoin, une vieille dame qui a assisté à la scène de l'arrestation, et qui connaissait l'individu déclare « C'est un jeune homme discret... poli... qui ne parle pas souvent... Je suis d'autant plus choquée et déçue de son comportement. C'est un fauteur de troubles qui doit être durement châtié. Vous savez, j'ai vécu le chaos d'autrefois et croyez-moi cette époque est merveilleuse. Tous ceux qui veulent la remettre en cause ne sont que des utopistes criminels », dit-elle avec fermeté.

Un autre passant est sollicité : un jeune père de famille avec son enfant : « C'est une honte... Certains ont besoin de se révolter pour exister... quitte à déranger tout le monde et à créer la discorde... Et ces graffitis... à quoi servent-ils ? À part dégrader les rues et les immeubles ? Qu'il soit enfermé ou mis à mort, c'est tout ce qu'il mérite ».

Enfin, une jeune femme, de l'âge d'Eva approximativement fait partie des personnes interviewées :

« La poésie ? C'est d'un ridicule... des sottises pour les gens naïfs et crédules d'autrefois », affirme-t-elle en toute sincérité.

Le présentateur en plateau reprend la main : « L'arrestation de cet ennemi du peuple est un soulagement pour tous ». Puis, il regarde fixement la caméra, tandis qu'un léger et lent travelling avant s'effectue sur lui, comme pour souligner l'importance de ses mots : « Les contestataires sont des traîtres, mais ils ne réussiront jamais à briser l'harmonie de notre belle société ».

En regardant le reportage, Eva sent en elle une profonde empathie pour cet « Ennemi du peuple ». Elle est d'abord touchée presque d'instinct par les vers du poème qu'elle

vient d'entendre. « C'est beau », se dit-elle. Mais elle se sent aussi gagnée par une contradiction intérieure, un sentiment de culpabilité d'en avoir apprécié la saveur. Elle replonge alors dans une morosité ; son humeur s'assombrit.

« Activité émotionnelle trop intense » s'affiche en rouge et clignote. Les images s'arrêtent soudainement tandis que la voix off du réveil et une musique apaisante se font entendre à nouveau : « Soyez heureux. Tout va bien. Vous êtes en sécurité ». Aussitôt, la table s'ouvre à nouveau avec un plateau sur lequel est placée une pilule. Sans même réfléchir, elle l'avale, puis constate avec soulagement que l'écran redevient vert. Elle-même se sent mieux, plus calme intérieurement, plus solide et prête à affronter sa journée. Elle se détend immédiatement.

« 7h30 » rappelle la voix off ; « Il est temps d'aller travailler. Le peuple compte sur vous ».

« C'est déjà l'heure ? » dit Eva à haute voix. Tandis que le plateau-repas disparaît sous la table automatiquement, elle sort avec précipitation en oubliant son médaillon. Chaque personne doit porter en permanence à l'extérieur ce médaillon sur lequel sont inscrites l'ensemble des informations la concernant. C'est une sorte de carte d'identité biométrique complète que le citoyen doit garder sur lui en permanence.

Mais son utilité est multiple, premièrement, c'est un moyen d'identification qui sert à tracer tous les déplacements des citoyens auprès des bornes et capteurs placés un peu partout dans les rues et bâtiments.

Deuxièmement, c'est un porte-monnaie virtuel permettant d'effectuer les achats et paiements, tracés eux aussi par les autorités. L'argent liquide a disparu, et il n'est plus possible de réaliser un achat de façon anonyme.

En résumé, ce médaillon est un outil de surveillance extrêmement sophistiqué pour les autorités, qui permet de connaître les faits et gestes des citoyens, et d'intervenir rapidement si nécessaire.

Au pied de son immeuble, alors que le sas qui sert d'entrée se referme, Eva prend quelques secondes pour contempler la ville ; il lui faut toujours quelques secondes pour passer de son cocon intérieur au monde extérieur. Les bruits et les comportements des individus ont beau être strictement réglementés, difficile de faire d'une ville de 8 millions d'habitants un havre de paix et de sérénité. Et pourtant, tout est impeccable, propre, et harmonieux. Les infrastructures sont entretenues et gérées à la perfection. Les bâtiments d'habitations sont tous de grands immeubles semblables. Des hologrammes lumineux les surplombent : comme des messages publicitaires, on peut y lire : « Merci de contribuer à un monde meilleur », ou bien encore « Une seule voix, celle du peuple ».

Eva observe les gens autour d'elle. Ils ont la mine préoccupée, marchent de façon mécanique, et sont vêtus de leurs tenues noires. Leur air est sombre. Pas un sourire. Rien ne dépasse, tout est cadré. Chaque jour, la même scène se répète inlassablement, comme un air de déjà vu.

D'ailleurs, dans moins d'une minute, son voisin du dessus, un jeune père de famille, va sortir avec ses deux filles, l'aînée tenue par la main gauche, la cadette, par la droite.

Eva lève les yeux ; le voilà en effet, comme tous les jours précédents, qui sort de l'immeuble, avec ses deux filles.

Elle sait aussi qu'en regardant à sa gauche, des agents d'entretien vont, à 7h40 pile, installer les machines de nettoyage sur l'avenue. Et ça ne manque pas : ils arrivent comme à leur habitude, déchargent le matériel et installent des machines équipées de nettoyeurs haute pression à air ionisé et des aspirateurs-balais sur les trottoirs. Eva expire profondément, pensant que sa journée ressemblera invariablement à toutes les autres. Mais le destin lui réserve son lot de surprises, et la première ne tarde pas à survenir.

Plongée dans ses observations et ses pensées, elle marche en direction de la station de transport, sans se rendre compte de l'oubli de son médaillon chez elle. Mais les capteurs de détections qui constellent le sol ont vite repéré son absence, tout comme les bornes placées un peu partout dans les rues et bâtiments de la ville.

À peine a-t-elle parcouru 50 mètres que six agents de police casqués et lourdement armés de fusils d'assaut laser font irruption devant elle dans un véhicule blindé. L'un d'eux braque son fusil dans sa direction :

- Numéro d'identification ? lance sèchement le premier qui s'approche d'Eva.
- Euh... 684752214... dit-elle en paniquant.

Le policier consulte les informations qui apparaissent sur sa visière ; des données y sont transmises.

- Eva Collin ? Vous travaillez à la sécurité de la ville ?
- Oui... qu'y a-t-il ? Un problème ?
- Vous avez oublié votre médaillon... reprend l'autre agent qui range son arme.

Eva tâte son cou pour vérifier la présence de son médaillon et se rend compte à l'évidence de son oubli... Pour se confondre ensuite en excuses :

- Pardonnez-moi ; j'avais la tête ailleurs ce matin... Je suis navrée.
- Heureusement que vous travaillez à la section Sécurité. On a embarqué certaines personnes pour moins que ça. Ça ira pour cette fois-ci, mais prenez garde, la prochaine fois ce ne sera pas un simple avertissement.
- Oui, cela ne se reproduira plus.

Les cinq agents de police repartent aussitôt dans leur véhicule, tandis qu'Eva retourne chez elle récupérer son précieux médaillon d'identification.

À son retour à l'extérieur, elle patiente devant l'arrêt du métro aérien à très grande vitesse : le sky train. Des wagons placés dans des tubes en verre ultrarésistants posent et déposent des citoyens. Les hauteurs de la ville sont parsemées de ces multiples tubes transparents qui se croisent et s'entrecroisent, comme autant de lignes aériennes, permettant de se rendre rapidement à l'autre bout de la ville. Ces wagons sont comme propulsés à l'intérieur de ces tubes, formant comme une nuée de bulles qui parcourent le ciel à haute vitesse. Les voitures sont rares, et les citoyens ordinaires n'en disposent pas ; seules les forces de sécurité, et les personnes influentes de Paris, peuvent circuler en voiture sur ces grandes artères qui structurent la ville.

Elle regarde sa montre qui lui indique un retard de 7 minutes et 12 secondes. Elle commence à stresser... Elle redoute d'être soumise à un interrogatoire strict de la part de sa hiérarchie, et des sanctions qui peuvent en découler. Dans cette société, les retards sont considérés comme une faute professionnelle grave.

Eva attrape la première navette qui se présente à elle. Le départ est annoncé dans moins de 5 minutes.

Son attention est attirée par une affiche virtuelle, projetée sur la paroi métallique du fond de l'engin. Il s'agit des gros titres du seul journal accessible et légal, « La tribune du peuple » : c'est un numéro spécial sur le Grand Cataclysme qui a eu lieu en 2160 suite à l'effondrement complet de l'économie mondiale. Le journal titre en couverture : « Gloire à ces visionnaires de notre temps », en parlant des élites mondiales qui ont mis en place ce nouveau système égalitaire en 2180 pour remettre l'humanité en ordre de marche. « L'époque chaotique d'autrefois a laissé place à un Nouveau Monde paisible et harmonieux », peut-on lire en gros titre.

En libre accès, Eva a le temps de « feuilleter » quelques pages en s'approchant de l'affiche ; elle les fait défiler d'un geste du doigt dans le vide. Elle tombe notamment sur des photographies qui la choquent : sur l'une d'elles, renvoyant à ce qui est communément appelé « L'ancien temps », on peut voir deux hommes en train d'agresser violemment une femme, tandis que deux autres personnes ensanglantées sont à terre ; sur une autre, on voit un couple tout sourire sur un yacht majestueux, stationné sur un quai aux eaux turquoise, alors même que de nombreuses personnes sont en train de mendier en arrière-plan.

« Quelle période terrible », se dit-elle. Mais elle remarque sur une image des enfants en train de jouer et de rire, au milieu de bâtiments délabrés... Bien que la légende de la photographie s'intitule « Un monde effondré », Eva s'attache plutôt aux regards farceurs et pleins de joie des enfants. L'image offre un contraste saisissant avec les mines sombres et maussades des gens dans la rame.

Elle lève les yeux et regarde autour d'elle : des individus entassés par dizaines, habillés de la même manière, préoccupés, le regard vague ou morose. Dehors, même spectacle : des ombres marchent, traversent, avancent mécaniquement d'un point A vers un point B.

C'est une chorégraphie urbaine qui se répète ainsi tous les jours, dans une routine mortifère, mais que les services de la propagande, par le biais des médias, présentent comme formidable. Tout se répète inlassablement. L'immense majorité de la population n'a pas conscience de cette funèbre routine et se contente de son sort. Mais Eva semble commencer à s'interroger sur le bien-fondé de ce Nouveau Monde.

Paris elle-même semble sans vie aux yeux d'Eva : des structures froides, des immeubles identiques, de grandes artères bondées par ses concitoyens fantômes. À l'horizon, il n'y a que de grandes tours uniformes, dans un alignement géométrique presque parfait. Les espaces verts sont assez rares, de même que le piaillage des oiseaux.

Le soleil a beau continuer à percer, il ne parvient pas à réveiller l'âme de la ville. Ni celle d'Eva dont la déprime se manifeste à nouveau en arrivant à son arrêt.

Tout à coup, sortant de ses pensées, elle remarque une petite fille en train de sangloter à l'autre bout de la rame. Personne ne lui accorde la moindre attention : les passagers sont dans l'indifférence la plus totale, préoccupés par le fait de commencer une longue journée de travail. Eva elle-même hésite de peur de se faire remarquer. Mais cette petite fille qui souffre la touche. Elle est seule, sanglotant, au milieu de cette foule.

Elle s'approche d'elle en dépit des difficultés à progresser tant la rame est bondée.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es perdue ? demande Eva.



Sa voix agréable et pleine de douceur calme aussitôt la fille.

- Non, j'ai trébuché en me faisant mal là, dit-elle en montrant sa cheville. J'ai mal quand je marche.

- Laisse-moi regarder... Tu sembles avoir la cheville foulée. Écoute, je vais arranger ça, mais tu me promets de ne rien dire à personne, d'accord ?

- Oui, répond la petite fille en ravalant ses sanglots.

Eva, profondément émue par la souffrance de cette gamine, se met à poser les mains sur la cheville : une énergie dense et douce à la fois provoque une légère chaleur concentrée dans la jambe de la petite fille. Eva la regarde :

- Voilà. Tu vas pouvoir remarcher maintenant.

- Mais... je n'ai plus mal ! fait-elle en s'exclamant.

Puis voyant Eva lui indiquer plus de discrétion en mettant un doigt sur sa bouche, la fillette ajoute en murmurant :

- Tu es magicienne ? Mon papa me raconte souvent des histoires de magie avant d'aller au lit.

- Oui, je suis magicienne, mais c'est un secret, chuchota Eva sur un ton un peu amusé. Il faut me promettre de ne rien dire à personne, d'accord ? Attention, si tu parles de ça à qui que ce soit, je serai obligée de te lancer un sort pour te punir, murmura-t-elle avec un sourire retenu.

- Oui, promis juré, je n'en parlerai à personne, chuchota la petite fille qui acquiesça d'un signe de tête.

Le train arrive à destination. Eva jette un œil inquiet sur sa montre et les indications de son retard. Le bureau du Service de Sécurité de la ville est situé en périphérie ; il ne se distingue pas du reste des bâtiments administratifs, si ce n'est par ses points de contrôle qui en limitent l'accès, le long d'un immense hangar.

Le premier de ces accès est une simple barrière avec un agent de contrôle. C'est un ami d'Eva.

- Tu as 15 minutes de retard, dit-il avec un léger sourire.

- Oui, je sais, pas la peine d'en rajouter... J'avais oublié mon médaillon.

- Tu n'as pas eu de problèmes avec la police ?

- Si... J'ai été sermonnée par des agents.

- Tu as eu de la chance... En général, la procédure dans ce cas, c'est mise en détention et interrogatoire pendant quelques heures le temps de récolter toutes les informations sur le prévenu.

- Je sais, je sais... Je te rappelle que je m'occupe des dossiers concernant les délits. Je connais très bien la procédure. Dis-moi, j'ai un petit service à te demander : tu peux faire quelque chose pour mon retard ?

- Oui, évidemment, tu sais bien que je ne peux rien te refuser, dit le vigile sur un ton séducteur. Allez, circule, je m'occupe de ton retard.

Eva franchit la barrière et s'engouffre dans ce long couloir en s'installant sur un tapis automatique, tandis qu'elle entend son ami prononcer ces mots dans son casque de transmission : « Eva Collin. Retard excusé. Laisser passer ».

Elle traverse différents sas : dans l'un, elle doit apposer sa main pour déclencher la reconnaissance digitale, et regarder un objectif pour une analyse de l'iris ; dans un

autre, un faisceau de lumière verte scanne son corps de la tête aux pieds, et vérifie les informations contenues dans son médaillon.

Au dernier, elle doit décliner à haute voix son identité et numéro d'identification, pour une authentification vocale. À cette dernière étape, un questionnaire apparaît sur un écran virtuel :

« Avez-vous des éléments dans votre vie personnelle à nous déclarer ? ». Eva se sent toujours un peu mal à l'aise lorsqu'elle doit répondre à cette question quotidienne. Elle a l'impression d'une intrusion dans sa vie intime. Elle hésite à évoquer l'oubli de son médaillon... Elle réfléchit à autre chose : mais, rien... Rien en effet dans sa vie paisible et routinière ne mérite une mention particulière.

Après avoir validé le questionnaire, s'ouvre alors une lourde porte blindée ; derrière, ses collègues en train de s'activer telle une ruche d'abeille.

C'est un espace immense, en open space. Son poste de travail porte le numéro 72. Étrangement règne une discipline toute professionnelle : peu de bruit, si ce n'est les cliquetis de validations sur les écrans holographiques. Tous ses collègues sont concentrés, à lire les pièces des dossiers à traiter.

Il s'agit d'analyser les informations sur les personnes ayant commis des délits afin d'assurer un suivi, mettre à jour leur profil, évaluer les risques de récidive, et surveiller leurs faits et gestes. Tous les dossiers de Paris sont centralisés ici. Mais grâce au système d'hyper surveillance, le niveau de crimes graves est extrêmement bas, les vols et agressions sont quasi inexistantes ; les infractions se résument à de petits actes délictueux comme des insultes, désobéissance aux règles, actes de rébellion, dégradations volontaires, ou déplacements non autorisés.

Par moments retentit un élément sonore, avec une lumière rouge sur le côté du mur ; intervient alors un chef de service qui récupère le dossier. C'est généralement un cas important ou très particulier.

Tout au bout de la salle, une énorme horloge digitale est affichée ; elle indique l'heure évidemment, mais également le degré de productivité du traitement des dossiers.

Lorsque c'est vert, tout va bien ; lorsque l'horloge devient orange, cela signifie qu'un ou plusieurs employés ne vont pas assez vite.

Personne ne se parle (en dehors des deux courtes pauses de la journée) ; c'est un ballet froid et mécanique qui se joue sous les yeux d'Eva. C'est sa routine.

Eva s'installe, sans même dire bonjour à ses collègues ; leurs regards ne se croisent pas. Tous sont extrêmement concentrés face à leurs panoplies d'écrans et d'hologrammes, au point que l'absence d'Eva n'avait même pas été remarquée. Elle se met au travail, crée de nouveaux dossiers pour les personnes arrêtées avec toutes leurs informations personnelles. Elle analyse les données récoltées par leur médaillon au sujet de leurs dépenses, déplacements, activités, et même leur état de santé physique. Rien n'échappe au logiciel de surveillance sur lequel les employées travaillent : tout y est répertorié, les informations recoupées, classées, analysées...

Les individus ainsi suivis sont entièrement fichés, leurs moindres faits et gestes scrutés.

10 heures. La seule pause de 15 minutes durant la matinée.

Les agents peuvent se détendre pendant ce temps de repos dans un grand espace réservé qui offre une vue superbe sur la ville. Auparavant, il y avait un mur qui en cachait la vue, par crainte que les employés ne soient trop oisifs. Mais contre toute attente, les cadences ont diminué, et le taux de dépression a augmenté. Finalement, pour des raisons de productivité, l'idée de dégager la vue pour aérer l'esprit des agents a été validée par la hiérarchie.

Eva retrouve son amie Lauren ; leur complicité est ancienne. C'est une femme du même âge, toute jeune maman.

- Tu as l'air bien fatiguée. Tu as fait la fête toute la nuit ou quoi ? dit Eva sur un ton ironique.

- Très drôle, lui répond son amie. Tu sais bien que les fêtes sont interdites. Les regroupements d'individus ne sont pas autorisés, tout comme la consommation de drogues ou d'alcool reprend-elle comme si elle récitait une leçon apprise par cœur à l'école.

- Je sais... Et tu n'es pas le genre de fille à braver les interdits...

- Avec tous les dossiers qu'on traite, on est bien placées pour savoir qu'il est impossible de cacher quoi que ce soit à ceux qui veillent sur nous.

- Mais alors, pourquoi cette fatigue ? demande Eva plus sérieusement.

- Mon fils a fait des cauchemars en plein milieu de la nuit ; j'ai dû me lever plusieurs fois pour le calmer. Se réveiller en pleine nuit, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour être en forme le lendemain. Et puis, j'ai des douleurs au bras gauche qui me handicapent...

- Ah ? Pour ça, je peux peut-être t'aider, laisse-moi voir.

Eva tâtonne le bras de Lauren. Puis au bout de quelques secondes ajouta :

- Ce sont des douleurs musculaires. Ferme les yeux, je vais te soulager.

Elle pose ses mains sur le bras de Lauren et se concentre sur la zone où transmettre son énergie : elle y diffuse une chaleur apaisante. En quelques minutes, l'effet est immédiat, la douleur de son amie a presque totalement disparu.

Sa collègue ne retient pas sa surprise :

- Mais comment fais-tu ça ?

- Oh, ce n'est pas grand-chose...

- Comment ? réagit Lauren ; soigner les gens en posant tes mains, « pas grand-chose » ? Je n'ai jamais vu ça de ma vie.

- Depuis toute petite, je possède la capacité de guérir par imposition des mains...

- Comment as-tu appris à faire cela ?

Eva se lève, en direction de la balustrade qui permet de contempler la ville. Il y a toujours ce beau soleil et un léger voile nuageux qui donne une lumière magnifique.

- C'est ma grand-mère qui m'a transmis ce don, dit-elle d'un air triste... Oui, je lui dois notamment cela...

Elle continue de scruter l'horizon, pleine de nostalgie à la pensée de sa grand-mère disparue.

- Excuse-moi, je ne voulais pas réveiller de tristes souvenirs...

- Ce n'est rien... C'est une personne qui a beaucoup compté pour moi. Elle était comme ma deuxième mère.

- Et tes parents ont aussi ce don ?

- Non... En tout cas, ils ne l'ont jamais exploité ou maîtrisé si tel est le cas. Mais ma grand-mère m'avait dit un jour qu'elle sentait en moi une énergie dense, chaude et lumineuse. Elle m'a appris à gérer ce fluide intérieur. La première fois que j'ai réussi à l'utiliser, c'était sur moi-même. Un simple bobo à la jambe. Je devais avoir 9 ou 10 ans ; je ne sais plus exactement. Je me suis concentrée sur l'emplacement de la douleur en apposant mes mains au-dessus. En quelques secondes, la souffrance avait disparu.

- J'ai senti ton fluide, c'était comme une vague de chaleur qui se condensait là où ça me faisait mal... c'était plutôt agréable comme sensation. En tout cas, je ne souffre plus.

- Tant mieux si j'ai pu te soulager... Mais j'insiste sur le fait que ça doit rester entre nous. C'est un secret que je ne veux pas ébruiter.

- À mon avis, tu devrais parler aux autres de ce don, lui rétorque son amie.  
Eva demeure alors songeuse...

- Je ne crois pas que cela soit une bonne idée. J'évite de me faire remarquer. Je ne veux pas de problèmes. Ma grand-mère m'avait recommandé de rester discrète à ce sujet.

- Et ? s'exclama Lauren curieuse.

- Elle a disparu... J'étais encore une enfant... Je n'ai plus de souvenirs exacts... Mais du jour au lendemain, elle n'était plus là... Enlevée à moi...

Un silence s'installe ; il traduit l'émotion d'Eva suscitée par ses souvenirs.  
Lauren n'ose pas l'interrompre dans ce moment, puis elle finit par dire, pour la sortir de sa mélancolie :

- Je ne sais vraiment pas comment te remercier.  
Eva se retourne en souriant :

- En me préparant un de tes gâteaux faits maison par exemple.  
Les deux amies rient, mais leur moment pour relâcher la pression est bref. Une voix résonne dans le bâtiment : « Pause terminée. Veuillez regagner votre poste ».

- C'est reparti... dit Lauren.

- Avec le sourire, Lauren, avec le sourire, taquine Eva.

- Au fait, tu as des nouvelles de Thomas ? Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu avec nous aujourd'hui ? demanda Lauren.

- Aucune idée... On rentre ensemble ce soir normalement. Son amie lance un sourire plein de sous-entendus.

- Arrête avec ça. Tu sais bien que c'est juste un ami, réplique Eva.

- Pour toi peut-être, mais à mon avis, il aimerait être un peu plus que ça, si tu vois ce que je veux dire...

Elles se replongent toutes deux dans le travail. Le temps passe ainsi très vite.

\*

19 heures. La journée de travail se termine pour les agents administratifs du bureau. C'est le moment du départ. Une voix annonce : « Travail terminé. Merci pour votre contribution à un monde meilleur ».

Les employés sont exténués, mais satisfaits d'avoir contribué à la sécurité de la ville. Travailler au central de sécurité est presque un privilège, car ces postes sont gratifiants aux yeux de la société. Mais entre les différents corps de métier, pas de concurrence, ni de hiérarchie sociale. Tout le monde est mis sur un pied d'égalité. Les chefs, cadres, et dirigeants sont un peu mieux rémunérés, mais sans grand écart de salaire. Cependant, pour les citoyens, il n'est pas question de choisir leur métier. En réalité, tout au long de la scolarité, des tests d'aptitude physique, intellectuelle, mentale, et émotionnelle départagent chaque individu. Puis, à l'âge adulte, on assigne à chacun un poste de travail, en fonction de leurs capacités et compétences. C'est une manière radicale, mais néanmoins très efficace de résoudre les problèmes d'orientation professionnelle et de chômage.

\*

19h30. Eva attend son collègue et ami Thomas durant de longues minutes. Mais en vain... Il n'est pas là, pour la première fois depuis 3 ans qu'ils se connaissent. Arrivée chez elle, Eva lance une communication holographique pour appeler ses parents, et prendre de leurs nouvelles :

- Oui maman, je suis bien rentrée à l'heure, ne t'inquiète pas. Papa, ça va ? Il ne faut pas vous faire du souci comme ça. Je sais, tu m'as déjà raconté cent fois ce qui lui était arrivé lorsqu'il n'avait pas respecté le couvre-feu. Je fais attention ne t'inquiète pas maman. Je suis une fille prudente. Allez, je te laisse, prenez soin de vous.

Elle essaye ensuite de joindre Thomas. Mais pas de réponse.

« C'est étonnant de sa part », se dit Eva. D'autant plus qu'elle avait l'impression de ne pas le laisser indifférent. « Bon, on verra demain », finit-elle par admettre épuisée en s'allongeant sur son lit.

## La carte

Réveil à 6h45, comme d'habitude. La journée met en branle sa routine. Les gestes du matin sont devenus des rituels qu'Eva effectue sans réfléchir, guidés par la voix suave du réveil.

Elle fait bien attention de ne pas être à nouveau en retard, car elle ne veut pas prendre le risque d'écopier d'une sanction administrative.

Arrivée sur son poste de travail, elle allume l'écran virtuel de son ordinateur.

Mais un incident va rendre la journée moins routinière qu'à l'accoutumée. Vers 16h50, peu après la dernière pose, elle reçoit la notification d'un message.

Un mot de son ami Thomas. Elle lit : « Rendez-vous ce soir, comme d'habitude. Chose importante à te dire. PS : Excuse-moi pour hier. Thomas »

Une pointe de stupéfaction et de curiosité se saisit immédiatement de son esprit. Se pourrait-il qu'il ait une déclaration à lui faire ? Eva se sent flattée et embarrassée à la fois. Car il est seulement un ami sincère pour elle. Elle n'a pas pour cet homme l'étincelle qui précipite le cœur d'une femme dans les sentiments amoureux.

Un tintement se met à sonner ; ses tergiversations lui ont fait perdre le rythme de travail. Elle se concentre aussitôt pour se remettre à bonne cadence.

\*

19h. À la sortie, cette fois Thomas est bien là. C'est un homme brun, grand et mince, au regard ténébreux. Ils se saluent.

- J'espère que tu ne m'en veux pas de t'avoir fait faux bon hier soir, lui dit-il.

- Non, je suppose qu'il y avait une bonne raison répond Eva, persuadée que son absence était liée au stress « d'avoir quelque chose d'important » à lui dire...

Elle remarque d'ailleurs que cet homme, d'habitude plutôt souriant et avenant, est préoccupé : le regard un peu hagard, la peau blême. Elle met cela sur le compte de la peur de dévoiler ses sentiments.

Elle s'en amuse un peu, mais pas trop ; elle a conscience du défi pour Thomas que de s'ouvrir ainsi à elle. Aussi, fait-elle tout pour le rassurer et le mettre à l'aise.

- Tu as passé une bonne journée ? Moi, comme toujours très fatigante... Je suppose qu'au Service de sécurité des activités réseau, ce n'est guère plus tranquille.

- Oui, enfin non, dit-il en jetant un œil à droite et à gauche.

- Bon, on y va ?

Ils attrapent le sky train ; ils habitent dans le même arrondissement de Paris. Dans le wagon, Thomas est étrangement silencieux, lui d'habitude plutôt affable.

« Décidément, si c'est pour qu'il se mette dans des états pareils, autant ne rien me dire du tout », songe alors Eva.

- Regarde Paris. C'est vraiment plus joli la nuit ; au moins on voit autre chose que ces immeubles qui se ressemblent tous les uns aux autres...

- C'est vrai, tu as raison, lui répond Thomas d'un air absent.

Soudain, il se lève, et empoigne le bras d'Eva :

- Sortons ici.

- Mais, ce n'est pas notre arrêt. La bonne sortie est à la station suivante.

- Sortons ici, répète-t-il à basse voix avec autorité.

\*

19h30. La grande artère est quasiment déserte. Il faut dire que le couvre-feu imposé est à 21h. Et comme il n'y a ni bar, ni cinéma, ni centre commercial, ni théâtre, les gens restent tous enfermés chez eux à se divertir avec des jeux immersifs multi joueurs, des mondes virtuels de rencontres, ou en regardant des films et des séries.

- Où m'emmènes-tu ? Si tu as quelque chose d'important à me dire, pas besoin de faire tout ce mélodrame.

- Ce n'est pas ce que tu crois, lui dit Thomas d'un ton sec.

Dans l'avenue, il aperçoit tout au loin deux silhouettes ; il n'en voit que les contours. Il saisit Eva par le coude et l'emmène dans une petite ruelle adjacente, une impasse étroite.

- Ici, c'est parfait, reprend Thomas.

- Parfait pour quoi ?

- Pour se mettre à l'abri des caméras et des capteurs de présence. Ici, je suis certain qu'on ne sera pas surveillé.

- Mais... essaye d'affirmer Eva.

- Chut, lance son ami qui la place en face de lui, les mains sur les épaules pour avoir toute sa concentration. On a très peu de temps. Des agents ne vont pas tarder à débarquer compte tenu de notre déplacement inhabituel.

- Oui... C'est pour ça que tu commences à m'inquiéter. Je n'ai pas envie d'avoir à nouveau à me justifier devant la police ; j'ai déjà oublié mon médaillon hier, je ne sais pas comment je vais leur justifier ce déplacement.

Il sort d'une poche une petite carte en quartz rangée dans un étui transparent, qu'il lui donne discrètement. (Ce petit carré de quartz transparent permet de contenir des quantités gigantesques de données, résiste à de très hautes températures, et peut conserver les données durant des millions d'années). Puis se met à chuchoter dans le creux de son oreille :

- Il y a des informations... des données contenues dedans.

Eva est perplexe. Elle ne s'attendait pas du tout à ce genre de déclaration à vrai dire. Et ce mystère autour de cet objet la rend inquiète.

- Mais qu'est-ce que je dois en faire ? C'est pour le travail ?

- Non, surtout pas ! répond Thomas avec véhémence. Il faut que tu gardes cela pour toi. C'est important... Tu comprends ?

- C'est quoi, ces données dont tu me parles ? Thomas demeure silencieux quelques secondes.

- Je n'ai pas le temps de t'en dire plus. Il faut que tu regardes tout ce que contient cette carte. Seule, au calme, chez toi. Et par-dessus tout...

- Par-dessus tout ? demande-t-elle.

- Tu n'en parles à personne, sous aucun prétexte.

Tout à coup, les lumières intermittentes d'un gyrophare de police se manifestent ; c'est un véhicule de patrouille qui est là pour avertir de l'imminence du couvre-feu.

Thomas sait qu'ils ne peuvent rester là plus longtemps, et doivent se séparer.

Il s'éloigne et s'apprête à sortir de la ruelle, puis se retourne vers Eva :

- Il faut vraiment garder ça pour toi... OK ?

- Oui, fait Eva hésitante.

Thomas esquisse un sourire, qui décripe son visage, redevenant l'homme charmant qu'elle connaît :

- Je viendrai récupérer la carte dès que possible. Je suis désolé de t'imposer cela. Mais tu es la seule personne en qui j'ai confiance.

Eva regarde le morceau de quartz, le glisse dans sa poche ; lorsqu'elle relève la tête, Thomas a disparu.

\*

Il est un peu moins de 21 heures quand Eva arrive chez elle. Aussitôt, une sirène résonne dans la ville pour signaler l'imminence du couvre-feu.

Premier réflexe pour s'éclaircir les idées, une douche. Elle se déshabille, prenant soin de poser sur une étagère incrustée dans un mur l'objet que Thomas venait de lui confier.

L'eau lui apporte un délasserement appréciable. Elle repense à ce que Thomas lui a dit...

« Moi qui pensais avoir droit à une déclaration en bonne et due forme », songe-t-elle avant de pouffer de rire. Puis, elle reprend son sérieux en se projetant l'air grave que son ami avait ; elle se rhabille et s'apprête à manger.

La table s'est ouverte, et c'est un plateau frugal qui en est sorti : un bol de soupe de légumes, purée de pommes de terre et poisson blanc. Deux pilules sont jointes au repas ; l'une pour lutter contre l'anxiété, l'autre pour l'aider à dormir. Elle sait qu'elle est obligée de les avaler, même si c'est à contrecœur. Si elle ne le fait pas, les données biométriques la trahiront, et elle risque une visite peu courtoise d'un conseiller médical. Elle sirote la soupe et mange le reste du repas, mais tout est fade, sans saveur ; s'alimenter relève de la survie, pas du plaisir. Il en est ainsi toute l'année, à quelques rares exceptions près...

Les paroles de Thomas lui reviennent alors en mémoire : « N'en parler à personne » ; son regard se pose sur la carte de quartz qui exerce sur elle une curiosité grandissante. Son envie est immédiatement attisée de savoir la nature des informations qu'elle recèle, et pour lesquelles Thomas a pris tant de risques. Elle se lève, et s'apprête à lire les données contenues. Soudain, une sonnerie retentit.

Eva se rend immédiatement à l'entrée pour savoir qui peut bien sonner chez elle alors qu'il est interdit de circuler le soir dans les rues. L'image holographique de plusieurs policiers apparaît.



- Eva Collin. Numéro d'identification 684752214. Ouvrez ! s'écrie celui qui mène la troupe.

Eva panique. Ils sont nombreux, peut-être une dizaine, ils sont vêtus de combinaisons militaires noires très intimidantes, armés de fusils d'assaut laser, et casqués de semi-visières connectées légèrement teintées.

Elle aperçoit une lumière de projecteur à l'extérieur ; cette luminosité zénithale s'accompagne d'un bruit assourdissant : c'est un hélicoptère qui surveille les alentours. Une voix résonne dans le quartier : « Ne sortez pas de chez vous. Couvre-feu. Sécurité de Paris ».

Prise de peur, saisie par l'effroi, Eva ne sait pas quoi dire ; elle est dans cette situation où l'on se remémore tous les interdits que l'on a pu braver.

- Ouvrez ! répète sèchement l'agent. Vous avez le choix entre la manière douce et la manière forte. Vous savez que, dans le cas de la manière forte, nous entrerons sans votre consentement et sans ménagement pour votre personne.

- Je suis Eva Collin, identification 684752214, reprend-elle avec une voix tremblotante. Je vous ouvre...

Les Policiers, une fois entrés, lancent un scan d'observation, leur permettant de voir si la personne porte un objet dangereux sur elle ; ils constatent que la jeune femme ne présente aucune menace de sécurité. Ils ouvrent et clipsent une paire de menottes intelligentes sur les poignets d'Eva, qui se resserrent si on se débat ou s'agite.

- Qu'est-ce qui se passe ? demande Eva qui ne comprend rien de ce qui lui arrive.

- Je n'ai pas d'informations à vous communiquer, répond de manière automatique et froide l'agent-chef. Veuillez nous suivre sans faire d'histoires.

En quelques minutes, la voilà emmenée dans un véhicule blindé, entourée de ces policiers lourdement équipés.

Elle regarde les rues sombres, et vides de la ville ; elle a peur. Sur le trajet, elle se pose mille et une questions : était-ce l'oubli du médaillon quelques jours auparavant ? Son déplacement non autorisé ? Ou bien est-ce la faute de Thomas et de cette maudite carte ?

« Si c'est le cas, je ne lui pardonnerai pas... Je n'ai rien demandé, moi. Pourquoi m'a-t-il mise dans cette situation ? »

Mais le temps de ruminer pendant quelques minutes le véhicule s'arrête devant un immeuble qui lui est familier.

Tout de vitres fumées, il s'agit du Service central de la Sécurité. La tour se dresse plus haut que les autres immeubles à proximité, et dispose d'une longue allée qui semble interminable, ponctuée de plusieurs check-point et de tout un dispositif policier qui en filtre les entrées.

Elle est conduite à l'intérieur ; un vaste hall aux murs gris, sans âme, sans décoration. En dépit de l'heure tardive, une nuée de fonctionnaires est encore au travail ; ils déambulent, d'un pas pressé, de part et d'autre du grand couloir central. C'est en quelque sorte le point primordial de la Sécurité de Paris qui fonctionne sans discontinuer, de jour comme de nuit.

Cela contribue à accentuer le stress d'Eva, qui est tirée par deux policiers dans un ascenseur.

Une légère musique classique retentit, tandis qu'ils montent au 17<sup>e</sup> étage. La scène vue de l'extérieur en serait presque cocasse : la pauvre Eva, craintive et inquiète, au milieu de deux agents en tenue d'assaut, dans un ascenseur avec une musique douce. En temps normal, ce genre de situation, Eva savait en rire. Mais cette fois-ci, étant au cœur de l'événement, et face à la gravité de la situation, elle n'était pas d'humeur à plaisanter.

L'ascension s'arrête ; les portes s'ouvrent directement sur une pièce de 50 mètres carrés environ.

Un homme, de dos, regarde au loin, à travers la grande baie vitrée.

Eva est amenée devant un large bureau blanc, rétro éclairé, sur lequel il n'y a rien d'autre qu'un bonsaï et une petite paire de ciseaux. Les policiers la font asseoir sur un fauteuil, puis se positionnent à l'entrée de l'ascenseur, laissant Eva seule avec cet homme, qui semble songeur, les mains derrière le dos.

Au bout de quelques minutes, il se retourne enfin : il est brun, de taille moyenne, son physique est athlétique, et ses gestes nets et précis. Sa posture, droite et ancrée dans le sol, témoigne d'une évidente confiance en lui ; il dégage une autorité naturelle et un certain charisme. Son regard souligne une vivacité d'esprit et d'analyse. Il porte un habit semblable aux autres citoyens à une exception près, une rayure rouge orne son col et souligne qu'il est un gradé de haut rang de la sécurité de Paris.

Il n'adresse pas un regard à Eva, qui n'ose pas dire un mot.

L'homme saisit la petite paire de ciseaux et scrute son arbuste sous tous les angles, en caressant quelques feuilles. Il finit par lancer son écran virtuel :

- Eva Collin... Service Sécurité... Travail convenable... OK... Médaillon oublié...

Déplacement non autorisé... marmonne-t-il à lui-même sur un ton monocorde, avant d'ajouter un « Ah... », qui suscite l'inquiétude d'Eva.

- Savez-vous qui je suis ? demande l'homme.

- Et bien, à vrai dire pas exactement.

- Mr Laval, chef de la Police de Paris. Vous êtes au service central de sécurité, mais cela, je suppose que vous l'aviez deviné... Je suis votre supérieur, votre chef, mais je préfère le terme de planificateur ou organisateur.

Eva sent en elle une pression très forte à la prononciation de « Mr Laval ». Car ce nom est craint de tous dans son service. En dépit de son discours sur la hiérarchie et sa volonté apparente de créer une « complicité », le ton froid et administratif de son supérieur est loin de la rassurer.

Personne dans son service ne l'a jamais rencontré, mais il a une réputation peu enviable : celle de personne intransigeante, fer-de-lance des directives du Conseil, avec une mentalité de comptable à toute épreuve.

- Je vois que vous travaillez avec nous depuis un petit moment... Bien, bien...

Eva se lance :

- Pouvez-vous m'expliquer la raison de ma présence, Monsieur ? dit-elle sur un ton qui trahit son trouble.

Il se retourne vers la baie vitrée et contemple la nuit.

- J'aime ce calme ; tout est harmonieux, sans fausse note, sans grouillement incontrôlable... Aimez-vous la nuit, Eva ?

Mais, un peu agacée, sa moue devient frondeuse ; elle ne répond pas, et attend qu'on lui donne une explication.

L'homme tourne la tête et le constate :

- Je comprends votre réaction ; ce n'est pas grave. Je demandais cela par politesse. Vous voulez donc savoir la raison de votre présence ici ?

Il s'avance vers le bonsaï.

- Regardez ma plante. Ne la trouvez-vous pas magnifique ? Qu'est-ce qui la rend aussi belle selon vous ?

- Toute plante est belle, lâche Eva. Je regrette, par moments, qu'il n'y en ait pas plus à Paris...

- Justement ! s'exclame Laval, ce qui fait légèrement sursauter son interlocutrice.

C'est justement parce qu'elles sont rares qu'elles sont si précieuses ! Si la pièce était remplie de plantes et de bonsaïs, vous n'auriez même pas remarqué cet arbuste.

Fier de sa remarque, il poursuit ses réflexions :

- Mais regardez de plus près. Cette harmonie, cette beauté, cette symétrie... Le bonsaï est un arbuste fragile, mais si on y apporte soin avec une taille spécifique, il peut continuer de croître et révéler toute sa splendeur. Si une branche ou une feuille était plus grosse que le reste, tout cet équilibre volerait en éclats.

Vous comprenez ? insinue-t-il.

- Oui monsieur...

Il se saisit à nouveau de la petite paire de ciseaux et inspecte le feuillage, tout en continuant son entretien.

- L'égalité entre toutes les feuilles, c'est la clef du développement sain de cette plante. Mais il arrive que des excroissances se manifestent, c'est-à-dire qu'une branche pousse davantage que les autres ou qu'une feuille prenne plus d'ampleur. Dans ce cas, l'harmonie globale de l'arbuste est rompue.

Eva ne dit rien, tandis que l'homme continue :

Savez-vous ce que je fais lorsqu'une dissemblance apparaît sur le bonsaï ? Et bien, je la coupe, dit-il en élaguant une feuille légèrement disproportionnée par rapport aux autres.

Eva comprend les insinuations à peine voilées. Elle tente de protester :

- Mr Laval, je suis respectueuse des lois et règles de notre société. L'oubli de mon médaillon était involontaire. Et concernant mon déplacement non autorisé, c'était une simple erreur, je peux m'en expliquer, lance-t-elle fébrile, et de plus en plus consciente de la gravité de son cas.

L'homme claque des doigts ; les deux agents approchent pour se saisir d'Eva. Elle s'agite. Les menottes se resserrent immédiatement, au point que ses bras deviennent immobilisés.

- Je veux savoir ce qui m'attend ! dit-elle sur un ton de protestation, avant de se laisser envahir par la peur et de basculer sur un ton de supplique.

- Je vous en prie, ajoute-t-elle en sanglots.

- Il n'est pas de mon ressort de vous indiquer ce qui vous attend par la suite.

Puis, il se ravise en précisant :

- Je peux simplement vous annoncer que l'on vous affecte... à un autre poste. C'est une mutation en quelque sorte. Oui, c'est ça, on peut dire les choses ainsi.

Eva est emmenée sans trop de ménagement par les policiers. Laval retourne à sa contemplation du bonsaï ; Eva, aux portes de l'ascenseur, l'entend marmonner à lui-même : « Une si jolie jeune femme... quel dommage ».

## Embarquement immédiat

Le désarroi d'Eva est total. Impuissante, menottée, sans savoir où on l'emmène, les pensées les plus sombres l'assaillent.

« Ils vont m'envoyer dans un camp de haute sécurité... Ils vont sans doute m'interroger, et me torturer peut-être, ou pire encore... ».

On la fait grimper dans une voiture aux vitres teintées, sous bonne escorte. Les policiers en tenue d'assaut ont laissé la suite des opérations à d'autres agents, en civils ceux-là : uniformes noirs et lunettes de soleil hyper connectées, ils ne disent pas un mot. La voilà emmenée pour une destination inconnue. Les rues de la ville sont désertes, et plus personne ne peut lui venir en aide.

Qui se souciera de sa disparition ? Son amie Lauren... Oui certainement... Elle va s'inquiéter de ne pas la voir à son poste. Ses parents également... Elle ne peut même pas les appeler pour leur dire tout ce qui lui arrive.

Quant à Thomas, si seulement il avait pu lui en dire plus au sujet de cette carte. Elle est terriblement seule face à cette situation qu'elle ne maîtrise absolument pas. Désormais, son sort ne dépend plus d'elle.

Elle sanglote dans la voiture en prenant conscience de tout ce qu'elle perd et laisse derrière elle ; cette vie routinière qu'elle appréciait tout de même. Tout cela risque fort bien d'être compromis. Elle vient de comprendre qu'en 2235 le statut du citoyen comporte peu de droits, et se trouve à la merci de décisions arbitraires, sans que l'on puisse émettre le moindre recours.

Sa vie rangée en société qui était réglée et codifiée, commence à devenir à ses yeux une vie d'injustice, où tout peut basculer à tout moment par simple décision des autorités.

« C'est injuste », susurre-t-elle entre deux larmes.

Cela fait 20 minutes que le véhicule roule. Eva a calmé un peu ses nerfs. Elle tente de s'adresser aux quatre hommes qui sont avec elle dans la voiture pour l'escorter :

- Vous ne pouvez vraiment pas me dire où vous m'emmenez ? lance-t-elle timidement.

- On a pour ordre de vous conduire à l'aéroport, et de vous accompagner durant le vol, répond l'un d'eux, qui semble moins hermétique et plus enclin à rassurer la jeune demoiselle dont le charme semble faire son petit effet.

- Merci, mais pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

- Parce que vous ne l'aviez pas demandé, dit-il avec malice.

Son collègue lui met un coup de coude pour lui signifier qu'il ne doit pas sympathiser avec le « colis ». Son regard s'assombrit ; Eva comprend qu'elle ne pourra plus rien en tirer.

Mais il lui a donné quelques informations intéressantes.

« L'aéroport... On m'envoie donc à l'autre bout de la ville » songe-t-elle.

« Peut-être aurai-je le droit de prévenir ma famille avant d'arriver à destination ? » :

- Est-ce que je pourrais appeler mes proches au moins ? demande-t-elle en s'adressant à celui qui lui avait accordé un peu d'attention. Mais pas de réaction.

Eva se tasse dans son siège, le visage maussade.

Elle aperçoit soudain l'aéroport avec sa piste d'atterrissage éclairée au loin. La voiture s'arrête ; ils descendent et entrent dans le hall. Quelques agents de l'aéroport et personnes autorisées déambulent, vont et viennent, car eux seuls ont le droit de circuler durant le couvre-feu. C'est une ambiance étrange : un grand hall quasi vide, des pas qui résonnent, des lumières artificielles, la nuit à l'extérieur. Eva est traversée par une sensation inquiétante. Et ce d'autant plus que quatre hommes gravitent autour d'elle pour la surveiller.

Elle observe l'un d'eux présenter son badge officiel ; elle remarque alors la stupeur de l'hôtesse d'embarquement, puis les considérations très nettes dont ils sont désormais les objets. Le personnel de l'aéroport se précipite à la demande de l'hôtesse pour se saisir des affaires à emporter ; le policier lui tend également une liste sur un écran souple ; Eva parvient à entendre sa réponse :

- Évidemment Monsieur l'agent. Nous allons faire le nécessaire.

Ils emmènent ensuite Eva dans la salle d'attente de l'embarquement et patientent. Elle pense à ses proches, et se sent triste en s'imaginant leurs réactions à sa disparition soudaine. « Ils vont me croire morte... Mes parents ne s'en remettront pas... C'est horrible de faire subir ça à ceux que j'aime... C'est une double peine, qu'on me punisse moi, pas mes proches... » pense-t-elle.

Elle est soudain interrompue par un des policiers en civil, qui se dresse devant elle ; elle sursaute, tirée de ses pensées :

- Il est temps de se restaurer : que voulez-vous manger ? propose celui avec qui elle avait pu échanger quelques mots.

Elle hésite à répondre...

- Qu'est-ce qui vous ferait vraiment plaisir ? dit-il avec bienveillance.

- Une côte de bœuf, répond-elle timidement, comme une enfant. Avant de se rendre compte combien sa demande est insolite : non pas qu'elle fût captive, mais parce qu'une côte de bœuf est un plat hors norme, que l'on déguste seulement dans les grandes occasions. Le reste du temps, l'alimentation repose sur des plats insipides. Mais les côtes de bœuf ont toujours eu un pouvoir sur Eva : celui de mettre en éveil ses papilles.

- Très bien, reprend l'agent. Mais avant ça...

Il s'accroupit et déverrouille les menottes qui serraient ses poignets. Puis dix minutes plus tard, le revoilà avec une côte de bœuf toute chaude accompagnée de riz parfumé, salade, et d'une bouteille d'eau. Le regard de l'agent reste froid, mais il parvient à glisser un sourire pour rassurer sa prisonnière.

Celle-ci est déroutée par ce qui se passe. Décidément, c'est une soirée qu'elle n'est pas près d'oublier. Elle fait le point tout en savourant sa côte de bœuf : « je n'y comprends plus rien... On semble avoir quelques petits égards pour moi... Serait-ce une façon d'abaisser mes défenses pour me soutirer des informations ? Ou est-ce mon dernier festin de condamnée ? ». Elle termine son repas.

« Ils attendent peut-être quelque chose de moi ? Si tel est le cas, ils vont vite déchanter : je n'ai pas eu le temps de regarder la moindre information sur la carte.

Tout au plus, je leur indiquerai où elle se trouve... À moins qu'ils aient déjà trouvé la carte en fouillant mon appartement.

Une chose est sûre : cet objet que m'a remis Thomas doit contenir des données importantes et sensibles. Pour que je sois « mutée » ainsi loin de chez moi, l'affaire doit être suffisamment grave ».

- L'avion va bientôt embarquer, dit une voix forte à Eva.

Elle se lève par réflexe.

- Veuillez me suivre, continue l'un des quatre agents.

Eva, prenant son courage à deux mains, ose lui adresser ces mots :

- Ma famille va s'inquiéter... Est-ce que j'ai au moins le droit de leur passer un message... s'il vous plaît...

Mais, en face d'elle, c'est un regard apathique et indifférent qui la toise.

- Il n'est pas dans mes attributions de vous donner un tel droit, Madame.

Elle comprend qu'il est vain de supplier.

Il l'emmène dans une petite salle attenante. Son « ami » policier ouvre la porte ; il a du mal à cacher son émotion :

- Je suis désolé, lâche-t-il discrètement à son passage.

Puis il referme la porte, en restant à l'extérieur.

Elle se retrouve dans une toute petite salle de quelques mètres carrés ; des murs blancs et une chaise pour seul décor. L'un des agents place un bandeau sur les yeux d'Eva :

- Simple précaution, c'est le protocole, dit-il froidement.

- Le protocole pour quoi ? fait Eva un peu inquiète.

- Pour nous rendre à destination.

Soudain, alors qu'elle ne voit plus rien, les deux autres hommes lui saisissent les bras pour l'empêcher de bouger.

- Hé ! Que faites-vous ? Laissez-moi ! crie Eva.

Un policier s'approche d'elle avec une seringue hypodermique qu'il colle au bras d'Eva en précisant :

- Cela fera effet dans quelques secondes.

Les deux autres la lâchent.

Eva se lève, elle agite ses bras comme pour se défendre :

- Arrêtez, ne me touchez pas ! Je vous dis...

Elle commence à ne plus pouvoir parler, soudain, black-out complet.

- C'est bon, emmenez-là, dit l'agent sur un ton impérieux.

Le policier bienveillant s'exécute tandis que ses collègues quittent la pièce. Assis à côté du corps sans mouvement d'Eva, il la regarde et caresse ses cheveux :

Il saisit une couverture et l'y enveloppe, puis chuchote :

- Tout va bien se passer... Ne vous inquiétez pas... dit-il au creux de son oreille.

Son corps est embarqué dans un jet privé à 7h45 du matin ; les quatre agents sont toujours à ses côtés. L'appareil est sur le point de décoller. Le bruit du moteur est presque inaudible, à l'exception d'un léger sifflement. Eva a la force presque surhumaine d'ouvrir les yeux : tout est flou ; elle ne voit qu'une piste à travers le hublot, avant de replonger dans une profonde léthargie.

Le jet vole à 12500 mètres d'altitude, sa vitesse de croisière est de 8900 km/h.

Moins de 15 minutes plus tard, l'avion atterrit. Eva se sent groggy. Son corps est ankylosé ; elle ne sent plus ses membres. Elle a l'impression que son crâne est sur le point d'exploser. Son cœur bat vite. Il lui semble qu'une chape de plomb l'empêche de bouger. Ouvrir à nouveau les yeux lui demande un effort titanesque.

Elle remarque que le même homme est toujours assis à ses côtés, dans la même position qu'au moment du départ. Il la regarde et sourit discrètement :

- Nous sommes arrivés.

La bouche pâteuse, et les lèvres horriblement sèches, empêchent Eva de demander quoi que ce soit. Les effets de la drogue administrée ne sont pas encore estompés. Elle respire profondément. Elle sent alors une énergie timide et faible monter en elle ; elle reprend peu à peu ses forces.

La vue encore brouillée, elle arrive tout de même à deviner un ciel bleu, sans nuages. Un avion passe devant le hublot. Elle voit aussi des hommes en gilet orange organiser les allers-retours des appareils.

Puis, tout à coup, leur jet cesse tout mouvement, et le moteur n'émet plus aucun sifflement. Eva tente d'écouter l'environnement autour d'elle pour avoir quelques indices du lieu où ils se trouvent. Mais son ouïe est, comme sa vue, encore peu efficace : elle a l'impression d'être à moitié immergée dans l'eau, tous les sons lui semblent confus et inaudibles.

Elle remarque une silhouette qu'elle du mal à cerner.

Il s'agit en fait de l'un des agents qui transporte une valise.

Elle ferme les yeux et pense en elle-même : « Où est-ce que je peux bien être ? Où m'emmène-t-on ? Pourquoi me traite-t-on comme une vulgaire criminelle ? ».

Elle est interrompue dans ses pensées : elle sent qu'on la soulève. Elle a l'impression d'être emportée par une vague. C'est le policier qui la porte. Il prend soin d'elle et la saisit avec délicatesse. Elle comprend que la porte de l'appareil vient de s'ouvrir pour la débarquer. Trop faible pour marcher ou pour réagir, elle se laisse faire. Elle sent sur sa peau une agréable brise. Ses yeux entrouverts distinguent les rayons pâles du soleil : « C'est le matin », se dit-elle.

Le policier qui la porte fait écho à ses pensées :

- Il est 8h03. Ce vent agréable devrait vous aider à récupérer vos esprits. Mais il faudra bien vous reposer pour récupérer physiquement.

- Où sommes-nous ? demande Eva avec un sursaut d'effort tant son corps demeure amorphe.

- Reykjavík, en Islande, lui répond l'agent. Elle saisit ces mots, puis plonge à nouveau dans un sommeil profond. Tout devient noir.

**Fin de l'extrait gratuit**

**[Commander le livre sur Amazon](#)**

(disponible au format kindle ou papier)



